6e ANNÉE, N° 338. — DIMANCHE, 9 NOVEMBRE 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata.*

Dans les villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin.*

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son* Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... 6 mois, 4 colonnes.
Provinces et Etranger. un an, 9
6 mois, 5

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Novembre.

—

LA FERME DES ORPHELINS.

Si nos lecteurs veulent bien descendre pour quelques heures des hauteurs de la politique et quitter, à notre prière, les sentiers sinueux des questions économiques, nous les emmènerons avec nous dans une courte excursion au milieu des montagnes de l'Anatolie. Nous pouvons leur promettre, au milieu de cette luxuriante nature dont chaque émanation de mais et de bruyères fait circuler dans le sang comme une nouvelle vie. au milieu de ces bois suspendus sur le flanc des monts, où chaque brise souffle la force et la santé; nous pouvons leur promettre l'oubli des ennuis de la ville, et faire parcourir à leur esprit, chevauchant à travers les champs de bruyères roses et sur les bords des ruisseaux, un cercle d'idées nouvelles, fraiches comme ce paysage qui les encadre, et dont le calme les reposera du fracas des idées qui tourbillonnent, comme un vent d'orage, dans les cités tumultueuses.

Si nous accordons au récit de cette excursion les honneurs du premier-Constantinople, c'est que, par le fond même du sujet qu'elle traite et dont le lecteur intelligent peut retrouver aisément la pensée sous le coloris de la description, elle se rattache trop directement à une grande idée d'industrie et d'humanité, pour que nous ne lui donnions pas dans nos colonnes la place que réclame son importance.

Derrière la poterie de Gueuk-Suïou, à moitié cachée sous les platanes qui baignent leur pied dans la riviere et ombragent de leur sombre verdure son pont de bois, serpente un sentier dont les détours éloignent le voyageur des rives du Bosphore, sans jamais les lui faire perdre de vue. Pendant deux heures, l'explorateur qui s'est engagé dans ce défilé, s'enfonce dans l'immensité de ce désert fleuri qui n'a pour limites que les montagnes de l'Asie, et se croit égaré dans un monde inconnu, tant le silence qui règne dans ces champs, sur ces coteaux, dans le creux de ces ravins, est solennel, après les agitations de Constantinople et du Bosphore dont il peut voir derrière lui les mosquées et les flots. Pendant deux heures, il s'élève sur des collines qui semblent s'abaisser sous ses pas, il descend dans des vallées dont il apercevait de loin le feuillis verdoyant, masse opaque qui semblait une broderie de verdure épaisse sur une robe de bal, et qui s'ouvre devant lui pour lui révéler toute une oasis de prairies aux gras pâturages, de bosquets peuplés et harmonieux, de ruisseaux ombragés de saules, de troupeaux suspendus aux bruyères des rochers d'où s'échappent les sources qui, tombant de cascade en cascade, sur le velours émaillé de la vallée, cotoient les collines semées sur leur passage et vont, à travers les sinuosités de ce dédale enchanteur, arroser de nouvelles vallées et se perdre sous de nouvelles collines. Au bout de ce voyage à travers cette contrée pleine de vie et de sève, ayant pour perspective une longue chaîne de montagnes que l'horizon lointain colore d'une teinte violacée, toujours montant, toujours descendant, on arrive à une gorge resserrée entre deux rangs de coteaux, en face de la ferme européenne qui en garde l'autre extrémité. Encore quelques minutes de marche dans ce sentier tracé au-dessus de ces bois entassés dans l'artère de ce ravin, sous ces arbres où déjà la main de l'homme se fait sentir, et l'on touche à la ferme. Nous ne ferons qu'une courte halte sous le chaume de ces bâtimens qui, placés sur le versant d'une colline, dominent les champs et les prairies qui s'étagent à leurs pieds, et le ruisseau qui les féconde. Plus loin, derrière ces bois de houx qui voilent le chemin et serpentent au-dessous de nous, au pied d'Alem-Dagh dont l'ombre vient couvrir nos fronts, se cache Tzinganè-Konak, seconde ferme de l'Asie où l'Europe a relégué quelques-uns de ses enfans. Situé au bas de cette fameuse montagne que couronna jadis l'étendard du prophète, sur un plateau qu'entoure une ceinture de collines, Tzinganè-Konak, qui compte une circonférence de trois lieues environ en terres cultivées ou en friches, est enclavée dans les possessions de la précédente ferme. Etablie, il y a une dizaine d'années, sur le versant du Mont-Gordon, moins élevé qu'Alem-Dagh dont il semble un satellite, cette ferme fut dévastée, il y a près de quatre ans, par l'incendie, et transportée sur le plateau où elle a construit ses humbles maisonnettes, sa petite chapelle, et jeté les fondemens de la nouvelle colonie. Du haut de ce plateau, l'œil contemple un long cercle de montagnes qui l'environnent de toutes parts et dont les derniers plans vont se perdre dans l'immensité de l'horizon. A la moitié du chemin que le regard peut parcourir, il se voit arrêté par une masse plus foncée qui tranche sur le vert tendre et les teintes pourprées de ce grandiose paysage; ce sont les bois du Sultan dont les châtaigniers et les chênes vont disparaître entre les deux mamelons d'Iki-Kardach. Mais, au milieu des remparts naturels qui défendent Tzinganè-Konak, l'air circule librement à travers les fissures de ces masses imposantes, et y apporte la santé et la vigueur. Au point de vue hygiénique, la situation de la colonie est admirable, et l'on nous citait de nombreux exemples de personnes qui, atteintes de maladies longues et fort graves, sont venues dans ce pays délicieux rendre, en quelques jours, la force à leur corps et le calme à leur esprit. L'imagination et le cœur se reposent si doucement au milieu de cette nature que tout favorise! Rien qui fasse discordance dans l'harmonie de ce paysage; les montagnes n'y ont pas ces traits heurtés qui fatiguent l'œil; elles s'arrondissent par un effort insensible, avec mollesse, pour ainsi dire, et offrent, dans toute leur étendue jusqu'aux confins de l'horizon, cette belle ligne serpentine que l'on recherche dans les chefs d'œuvre de la statuaire. Sur cette terre grasse et luxuriante, la nature a jeté un manteau dont elle renouvelle tous les ans la broderie aux couleurs douces et riantes; le soleil lui-même, pour caresser la verdure de cette campagne qu'on feu trop vif brûlerait, adoucit l'éclat de ses rayons. On descend de ce plateau, dont le fer conquiert chaque année une portion de plus à l'agriculture, par une pente facile et ombragée de chênes, jusqu'aux bords d'un ruisseau où la nature a creusé elle-même un bain dans des rochers sur lesquelles l'eau vive rebondit en perles humides pour retomber dans un bassin toujours frais.

Parfois, en promenant la charrue dans ces champs dont le sol promet de si nombreuses moissons et ne refuse aucune semence, le cultivateur heurte des tronçons de colonne et des chapiteaux enfouis dans la terre. Sur ce plateau s'éleva sans doute un village, peut-être une ville; et en fouillant profondément dans ce sol qu'a conquis l'agriculture, on peut croire qu'il serait facile d'y retrouver des vestiges précieux pour l'histoire et dont la colonie possède quelques-uns; mais devant ce paysage dont rien n'égale la paisible majesté, en présence de ce travail patient et courageux de quelques enfants perdus de l'Europe, qui poursuivent, plus calmes et plus forts au milieu du calme de cette nature, leur noble et obscure mission, l'imagination rêve avec peine une cité bruyante. Dans ces sentiers où la paquerette croît dans l'ornière que vient rarement renouveler la roue de la charrette de l'agriculteur, l'œil n'aime à voir que la démarche lente des bœufs paissants, l'oreille n'aime à entendre que la clochette des troupeaux. Qu'importe donc une ville sur ce plateau que paraît si bien le chaume de la ferme et l'humble tuile de la chapelle, cachée au milieu d'un bouquet de châtaigniers?

Mais s'il est un spectacle plein de magiques aspects, dont l'homme puisse jouir une fois dans sa vie, c'est sur le sommet d'Alem-Dagh qu'il faut aller le chercher au tomber du jour. Lorsque le soleil, s'abaissant derrière l'horizon, a laissé envahir par les ombres cette vallée bénie du ciel, il faut s'élever, en s'aidant des touffes de bruyères roses et des buissons de lauriers semés sur la pente de cette haute montagne qui domine l'univers, selon la tradition qui lui a donné son nom, et en s'enfonçant dans le sable rouge(1) où le pied se heurte parfois à des ceps de vigne sauvage; il faut s'élever jusqu'à la cime la plus haute d'Alem-Dagh qui se partage en deux mamelons. Du haut de cet observatoire aérien, on domine deux continents, des mers, des montagnes, des vallées, des rivières, des villes, des villages, des vaisseaux, tout ce que l'homme a pu ajouter à la nature pour faire de ce point de vue le plus magnifique panorama.

Au pied de la montagne on aperçoit la ferme, avec ses maisonnettes blanches et ses champs cultivés que les bœufs abandonnent pour l'étable; le ruisseau de Riva dont on suit le cours grossissant et qui va, derrière le ravin, limite des terres de Tzinganè-Konak, arroser le plateau et le village de Riva, pour se jeter ensuite dans la Mer-Noire; la ville asiatique d'Arnaout-Keui dont le mont Gordon intercepte le bourdonnement et l'empêche de monter jusqu'à nous: la forêt du Sultan, le double mamelon d'Iki-Kardach; des prairies à perte de vue qui forment comme une mer de verdure qui vient mourir au bas de la montagne; et derrière toutes ces magnificences semées à profusion et coloriées des teintes les plus variées, les monts Bythiniens qui pâlissent dans la brume et se confondent déjà avec l'azur étoilé du ciel. A l'Est, au-dessus de la ligne des montagnes bleuissantes, la Mer-Noire déroule sa vaste nappe d'eau où apparaissent, comme des points blancs, des vaisseaux perdus dans l'espace et qui semblent nager dans les airs. Au Nord, le Bosphore se déploie dans tous les splendides caprices de son cours, avec ses palais, ses yalis, ses villages, ses tours, que l'œil se lasse à compter. Au couchant enfin, la Mer Blanche dont les flots s'illuminent aux derniers reflets du soleil, et sous les rayons d'or de l'astre mourant, Constantinople et son port, qui se détachent, au milieu de l'horizon déjà épaissi par les ténèbres, comme un éblouissant feu d'artifice dont les mosquées aux dômes resplendissans, les minarets où serpente la lumière, les palais aux vitres enflammées, les mâts emporprés, la Corne-d'Or étincelante, forment les dessins fantastiques. Et quand le dernier rayon s'est éteint derrière les collines d'Eyoub et que les étoiles versent leur clarté sereine sur les masses noires entassées à nos pieds, il s'élève en nous un regret profond de tous ces bonheurs que nous délaissons pour les luttes amères de la cité, et nous envions le sort de ces hommes qui viennent, loin de nous autres, mais utiles encore à la cause commune, s'ensevelir dans la paix de cette nature si bonne pour ceux qui veulent bien l'aimer, et qui vivent, purifiés par la solitude, libres et calmes comme si tout un océan les séparait de ce monde qui s'agite à leurs côtés.

Ainsi donc, si nous résumons nos impressions, nous avons trouvé à Tzinganè-Konak un sol fertile, un air pur et fortifiant, une nature admirable, une ferme en plein rapport, des colons ardents au travail. Aussi, est-ce, en considérant ces avantages, que la supérieure des sœurs de St. Benoit a conçu la bienfaisante pensée d'établir dans la ferme européenne les orphelins et les orphelines que la charité inépuisable de ces sœurs élève à leurs frais. La santé de ces enfans adoptés par leur dévouement se fortifiera dans ces champs imprégnés d'un air si pur; leur intelligence se développera avec leurs forces dans l'exercice d'une occupation utile; leur cœur s'ouvrira aux plus nobles sentimens en présence de cette nature, bonne mère qui n'aura pour eux que des sourires et des caresses. Déjà même quelques-uns de ces orphelins ont été établis à la ferme, et nous sommes heureux d'enregistrer cette pensée dont l'exécution n'a pas tardé et que la supérieure des sœurs a puisée dans son cœur plein du plus vif dévouement pour toute infortune. Plus tard, en sortant de la ferme où l'agriculture leur aura donné tous ses enseignemens, ces enfans, devenus hommes, feront de bons agriculteurs qui pourront payer au Sultan la dette qu'ils contractent dès à présent envers lui pour l'hospitalité que le noble souverain leur accorde dans ses états.

Si nous nous sommes laissés aller à faire une aussi longue description de ce pays, c'est que nous attachons une grande importance à bien faire connaître ce coin de l'Asie qui nous semble appelé à jouer un rôle notable dans l'histoire future de la richesse territoriale de l'Empire ottoman. C'est par l'établissement de tchiflik et l'installation de quelques bons agriculteurs et de ces enfans que ce pays, reste si longtemps sans culture, reprendra toute la fertilité dont la nature l'avait doté. En défrichant ce sol qui ne demande qu'un peu de travail à l'homme, en rendant à la charrue ces vastes landes qu'ont envahies les bruyères, Constantinople possèdera à ses portes un jardin qui pourra l'approvisionner chaque jour d'une partie des denrées qu'elle fait venir à grands frais du dehors. Mais ce n'est pas seulement au point de vue de la production que nous envisageons l'avenir de ce pays; nous insistons surtout sur l'influence moralisatrice de cette nature au milieu de laquelle les hommes se retrempent et deviennent meilleurs; car, nous devons le dire, dans la tournée que nous avons faite sur les terres de Tzinganè-Konak, nous n'avons vu que des visages gais et des corps dispos. Favoriser la prospérité de ce tchiflik, c'est donc non seulement entretenir une pépinière de bons agriculteurs qui rendront de grands services à la Turquie, en contribuant à relever et à faire prospérer son agriculture; mais encore bien mériter de l'humanité, en fournissant à des hommes que l'oisiveté ou le manque de travail aurait pervertis, les moyens de se créer une occupation utile en même temps qu'agréable et de se relever à leurs propres yeux et aux yeux des autres par la conviction qu'ils puiseront chaque jour dans le labeur des champs de n'être point sur la terre des êtres parasites et de payer, eux aussi, à la sueur de leur front, le droit de vivre d'une existence honorable.

(1) Ce sol est ferrugineux, et nous avons trouvé sur les bords du ruisseau dont nous parlions plus haut, de l'oxyde de fer déposé par l'eau qu'est ce qui explique, du reste, les qualités toniques et fortifiantes de cette dernière.

Un de nos correspondants de Salonique nous écrit, en date du 4 novembre, pour nous donner de nouveaux détails sur le tremblement de terre qui a eu lieu à Bérat dans la matinée du 12 octobre, d'après le récit de quelques voyageurs arrivés le 2 novembre de Monastir:

« Le tremblement de terre fit écroule une partie de la forteresse qui ensevelit sous ses débris environ quatre cents soldats. Quelques jours après, des fouilles amenèrent la découverte de leurs corps et procès-verbal en fut dressé par l'autorité locale. Le gouverneur-général de Yanina envoya des secours et des tentes au reste des soldats formant le bataillon en garnison; 300 maisons environ, une église grecque et deux mosquées ont beaucoup souffert: elles sont toutes plus ou moins crevassées; plusieurs d'entr'elles et l'église sont fendues en deux. Il manque à la population chrétienne et turque, outre les soldats, près de huit cents personnes; beaucoup sans doute ont pris la fuite; mais beaucoup aussi peuvent avoir péri. Près de Bérat, le sommet d'une montagne s'est détaché, comme coupe par la secousse aux deux tiers de sa base, et a été lancé à une assez forte distance; au centre s'est ouvert un cratère qui se mit à vomir une fumée noire et des blocs de pierre; à ce premier jet a succédé une lave sulfureuse et bouillonnante qui a fini par se transformer en une sorte de poudre de soufre. Des exhalaisons fétides se répandaient dans la banlieue et corrompaient l'air. Les villages situés aux environs de Bérat se raient ceux qui auraient le plus souffert du tremblement de terre du 12 octobre. »

Le même correspondant nous annonce aussi que Salonique a ressenti le 30, à 9 heures 8 minutes du matin à la turque, une légère secousse de tremblement de terre; et quelques autres plus fortes, le 31 à 3 heures 8 minutes du matin à la turque. Ces secousses qui allaient du Nord au Sud ont duré plusieurs secondes; le ciel s'était assombri. A 5 heures 29 minutes avant-midi, une secousse venant du Nord au Sud s'est fait encore sentir. Lors des secousses qui ont désolé Bérat en Albanie et causé de grands dégâts à Delvino, Avlona, dégâts sur lesquels les détails nous manquent encore, Salonique n'avait rien éprouvé; il est à craindre que ces dernières secousses ne se soient fait bien plus vivement sentir dans l'intérieur et qu'on n'ait à déplorer de grands malheurs dans les endroits plus rapprochés.

Le correspondant que le *Portafoglio* de Malte a sans doute à Constantinople pour ses péchés, continue contre nous son joli métier de sottisier. Dans sa dernière lettre, où il parle de choses et autres, sans savoir ce qu'il dit, il écrit force sottises contre un ex-ministre de la Porte, un consul ottoman et nous; sous ce rapport, il est toujours en fonds.

Quelques personnes, probablement par simple moyen de curiosité, se demandent qui il peut être. La bête se reconnaît toujours aux oreilles, et celle-ci se sentant sans doute fière de la dimension des siennes, en montre plus que le bout dans le *Portafoglio* à peu près tous les dix jours. En lisant ce qu'il vante ordinairement et ce qu'il déprécie, peut-on ignorer d'où il écrit et qui il est? Si la caque sent toujours le hareng, le hareng doit bien aussi sentir un peu la caque.

Ces mêmes personnes s'étonnent que nous ne répondions mot à ses sottises. Nous nous en sommes expliqués un jour, et nous avons dit que lorsque, par impossible, le sottisier aurait seulement l'apparence du sens commun dans ses lettres, nous y prendrions peut-être garde. Jusque-là, nous laisserons à résoudre à qui voudra si le correspondant du *Portafoglio* est plus sot que misérable, ou plus misérable que sot.

Le ministère français est définitivement et de nouveau constitué. Nous trouvons dans une dépêche télégraphique de Paris du 27 octobre, publiée par le *Corriere Italiano* du 28, les détails suivans sur la formation de ce ministère:

« Le *Moniteur* de lundi matin donne la composition du nouveau ministère: à la justice, M. Gerbier, procureur-général à Bourges; aux affaires étrangères, M. Turgot; à l'instruction, M. Charles Giraud; à l'intérieur, M. Tiburce Thorigny; au commerce, M. Casabianca; aux travaux publics, M. Lacrosse; à la guerre, M. Leroy Saint-Arnaud; à la marine, M. Tortoni; aux finances, M. Blondel, inspecteur des finances. »

Comme on le voit, le ministère Billault a complètement échoué; nous ferons de plus remarquer que tous ces nouveaux ministres sont presque tous pris en dehors de l'Assemblée nationale.

La même dépêche annonce que M. Maupas, préfet du département de la haute Garonne, a été nommé préfet de police de la Seine.

Hier, samedi, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte, sous la présidence du Grand-Vézir.

NOUVELLES DIVERSES.

Avant-hier vendredi, S. M. I. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée Medjidié à Béchiktache, et y a assisté à la prière de midi.

— Hier le Grand-Vézir s'est rendu au palais impérial de Tchéragan et a eu l'honneur de travailler avec S. M. le Sultan une partie de la journée.

— S. M. le Sultan vient d'autoriser les ministres de la Porte et les fonctionnaires des diverses administrations à quitter leurs résidences du Bosphore pour aller habiter celles d'hiver à Constantinople. Le ministre des affaires étrangères doit quitter, dans le courant de la semaine prochaine, sa maison de campagne du Boyadjikeui pour aller habiter son hôtel près du Seraskiérat.

— On nous écrit de Rhodes que Halil pacha, gouverneur-général des îles de l'Archipel ottoman, avait quitté cette ville dans le but de se rendre dans l'île de Mételin, pour affaires d'administration.

— M. le comte de Reculot, premier secrétaire de la légation de la République française, à Constantinople, est parti mercredi dernier, à bord du bateau à vapeur français le *Tancrède*, de la Compagnie des Messageries nationales, pour se rendre directement à Paris, avec des dépêches de M. le marquis de Lavalette vers son gouvernement, ayant trait, dit-on, à la question des lieux saints qui est pendante entre la Sublime Porte et le cabinet de Paris depuis plusieurs mois.

— Par une ordonnance impériale en date du 5 novembre, le général Moustapha pacha a été élevé au rang de muchir et nommé gouverneur-général de la province du Yémen, en remplacement de Suri pacha. C'est pour la première fois qu'un pacha est ainsi promu à un rang aussi haut, de simple livu qu'il était sans passer par le grade intermédiaire de férik. Cette distinction a été accordée aux connaissances nombreuses et au mérite supérieur de Moustapha pacha qui a été reçu, vendredi dernier, en audience particulière par le Sultan au palais impérial de Beylerbey et admis à l'honneur de déposer aux pieds de son souverain l'hommage de son dévouement et de sa reconnaissance. Le même jour, Moustapha pacha s'est rendu au Grand-Conseil et y a prêté le serment d'usage.

— Sami pacha, nommé en dernier lieu gouverneur-général de la Province de Trébisonde, est parti vendredi dernier, à bord du bateau à vapeur anglais, pour se rendre à son poste.

— Mardi dernier, Zérif Moustapha pacha, gouverneur-général de la Province de Vidin, est parti à bord du bateau à vapeur de Galatz pour se rendre à sa destination.

— Jeudi dernier, à dix heures et demie du matin, un service funèbre pour le repos de l'âme de M. Haxo, décédé quelques jours auparavant, comme nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, a eu lieu à la chapelle de St-Louis, dépendant du palais de France, à Péra. M. le Marquis de Lavalette et les officiers de sa légation, presque tous les chefs de mission, accompagnés de leurs officiers, le commandant et une partie de l'état-major du bateau à vapeur français de station l'Ajaccio, assistaient à cette pieuse cérémonie, qui s'est prolongée jusqu'à midi, au milieu du recueillement et de l'affliction de tous les assistans.